

pouvoir, qui était bien supérieur à celui du médecin.

— Ce qui fait que, s'il y a eu un authentique savoir infirmier en psychiatrie, ce n'était jamais qu'un savoir clandestin, voué par définition à la clandestinité. . .

— Un savoir clandestin et honteux, proprement indicible. Un savoir qui ne pouvait se dire sans être stigmatisé par l'autorité médicale. A mon avis, c'est là qu'il faut chercher la raison profonde de ce mépris dans lequel ont été longtemps tenus les infirmiers psychiatriques.

— Tu sais à quoi ça me fait penser? Je crois bien avoir lu quelque part que, chez certains peuples, les forgerons vivent d'une certaine façon en marge de la société. Ceux qui manient le fer et le feu, tu vois? C'est comme s'ils faisaient quelque chose de mal, quelque chose d'interdit dont le corps social a besoin, dont il ne peut pas se passer, mais qui ne peut pas se faire en son sein: il en serait tout contaminé, il pourrait en crever. Alors, on fait semblant que ça se passe hors société et les forgerons forment

SAVOIR MEDICAL ET SAVOIR INFIRMIER

ROGER GENTIS

Roger Gentis, qui depuis de nombreuses années fait entendre la voix de l'opposition à la psychiatrie asilaire, publiera en janvier 1977, aux éditions François Maspéro, un *traité de psychiatrie provisoire*. Nous en avons extrait le passage suivants.

une espèce de corps à part. Ils se transmettent leur savoir et leurs techniques de père en fils et ça reste soigneusement entre eux. . .

— C'est à peu près ça. Avec cette différence que chez les peuples dont tu parles ça doit avoir aussi une dimension religieuse. Tes forgerons doivent vivre et travailler sous couvert de sacré, du côté maléfique du sacré.

— Et la folie? Ça n'a vraiment rien à voir avec le sacré?

vivre à Bonneuil.

Le film de Guy Seligman *Vivre à Bonneuil*, présenté à la télévision, faisait connaître au grand public la vie quotidienne d'enfants déclarés «fous», placés dans «l'institution éclatée» de Bonneuil. Fondée en 1969 par Robert Lefort et Maud Mannoni, cette «Ecole expérimentale» constitue un lieu d'accueil au croisement de l'anti-psychiatrie (refus de la médicalisation et de l'enfermement hospitalier et de la psychanalyse (la folie est libre d'y dire sa vérité et les enfants d'advenir au savoir de leurs désirs). A Bonneuil, la scène du jeu où les enfants inadaptés peuvent projeter leurs fantasmes et créer «pour de rire» des monstres, des géants ou des nains, cette Autre scène est réintroduite à travers la possibilité d'une vie sociale relativement large: les enfants circulent librement dans le village, vont aider à la construction sur un chantier, au travail chez un artisan ou au service chez un restaurateur; ils peuvent partager la vie paysanne dans une ferme loin de Bonneuil et même à l'étranger, ils réinventent l'école, etc. L'accès à ces lieux éparpillés et diversifiés donne à la parole propre des psychotiques l'occasion de se faire entendre: de faire entendre leur *différence* et leur refus de la *norme*.

Sur l'expérience de Bonneuil, lire les ouvrages de Maud Mannoni (Editions du Seuil, coll. Le Champ freudien): *l'éducation impossible* et, récemment paru, *Un lieu pour vivre*.

La Borde

une organisation communautaire.

La clinique de La Borde à Cour-Cheverny, a été ouverte en 1953 dans la foulée de nouveaux courants psychiatriques animés par la pensée de Jacques Lacan et du psychiatre François Tosquelles qui, à l'hôpital de St-Alban (Lozère), avait dès l'après-guerre donné à l'institution psychiatrique une orientation révolutionnaire.

Au principe de la clinique, un mode d'organisation collectif en rupture avec toute la tradition hospitalière. La vie des Labordiens (soignants, soignés, personnel de service), se fonde selon 3 axes essentiels: 1) la direction est assurée par un groupe gestionnaire dont les membres sont révocables - 2) les statuts professionnels, les tâches et les salaires ne sont pas fixes (rotation des tâches et formation permanente) - 3) la clinique est une communauté de travail et de vie.

A La Borde, le temps est ponctué d'un nombre imposant de réunions visant à permettre une participation de tous à la vie collective: réunions quotidiennes du personnel soignant, réunions hebdomadaires d'études des dossiers médicaux ouvertes à tout le personnel, réunions malades/médecins, etc. Le roulement des tâches de service et des tâches de soins, le fait que les infirmiers ne se différencient des soignés par aucun signe extérieur, la perméabilité des espaces, la liberté de circulation accordée à tous, la mixité des sexes et des âges, la préférence donnée au «traitement par la parole» en opposition aux traitements par la chimiothérapie, tels sont quelques-uns des éléments d'une expérience qui, cherchant à modifier la relation fou/non-fou, tente de dégager la folie de la ségrégation où elle ne peut que se taire pour les autres et persister dans sa souffrance.

Sur les premières années de La Borde, cf. Recherches n° 21, mars-avril 1976.



Les enfants de Bonneuil

En psychiatrie c'est un peu comme dans les campagnes où il y avait il n'y a pas très longtemps encore une langue officielle et dominante, le français de Paris, et des patois locaux qui n'avaient même pas d'orthographe parce qu'ils étaient pas faits pour être écrits, mais qui permettaient par contre aux gens de se reconnaître entre eux et de tenir un peu à l'écart le pouvoir central. Dans les asiles, le médecin-chef pouvait passer trente ans dans le même hôpital sans même se douter qu'il y avait toute une culture locale dans les pavillons, avec ses mœurs, ses rites, son code et son savoir. C'était très bien organisé, et le médecin n'y voyait que du bleu. En général, il ne cherchait d'ailleurs pas à savoir, il se contentait des rapports de son surveillant-chef qui lui était de mèche avec les infirmiers, ce qui lui conférait son

— Pas dans notre société, non. On s'est arrangé justement pour ratiboiser tout ça, pour aplatir toute la dimension sacrée, religieuse, métaphysique, de la folie. Pour la profaner en quelque sorte. Les infirmiers, en un sens, c'est ceux qui sont chargés entre autres besognes de trivialisier la folie, de souiller tout ce qu'il peut y avoir dans le délire de poésie, de lyrisme, d'art authentique. Tous les délirants ne sont pas artistes, mais ça arrive. Les infirmiers sont là pour moquer cette production délirante, pour la ridiculiser, la tourner en dérision. Tes forgerons, dans leur aura de maléfice, ils ont quand même une certaine grandeur. Les infirmiers d'asile, eux, les gardiens comme on disait il y a pas si longtemps, ils travaillent plutôt dans la bassesse, ce sont des préposés aux basses besognes.

entretien entre David Cooper et Michel Gérard

LA FOLIE INVITEE. Par ce coffre éclaté, brisé, les traites fuient, les traites mentent (« menthe à l'eau », dit-on dans les *Histoires de la Borde*, « Recherches » n° 21). Par devant, la fermeture, l'enfermement est impeccable, miracle de la technique ; par derrière, c'est béance, éventration, parturition, torsion du métal. Dans ces deux cubes, qui auraient pu être parfaits, emblématiquement mathématiques, la Raison logicienne se casse : fracture avérant de sombres sismographies. Les Maîtres de forges ont forgé la maîtrise planétaire de la civilisation occidentale ; Djougashvili le Géorgien se fait appeler Staline, l'homme d'acier ; les partis communistes européens souhaitent, six ans avant 1984, que la production d'acier augmente, pour la libération du prolétariat. En introduisant, en inscrivant fractures, failles, brisures, éclatements dans la lisse perfection des métaux chromés, Michel Gérard témoigne qu'on ne peut pas faire fond sur le métal ; que d'autres processus, d'autres travaux, d'autres productions que sidéurgiques sont à l'œuvre dans le traitement d'une substance. Dans le travail par lequel la substance humaine se fait, se produit, est à l'œuvre ce qu'on appelle la Folie ; et c'est ce qui ressort de l'entretien de Gérard avec David Cooper, datant de mai 1976, dont nous donnons ci-dessous quelques extraits, où il apparaît que la Folie incessamment s'invente et s'invite.

Michel Gérard : ma sculpture c'est l'histoire d'une forme engagée dans un espace donné. L'étape actuelle de mon travail est une remise en question de l'espace mental, euclidien, dans lequel nous vivons encore. Ma démarche est la mise en place d'une stratégie pour agir par effraction sur l'espace standard qui est en chacun de nous.

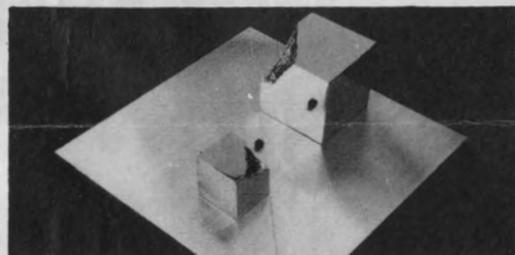
David Cooper : tu exposes tout le temps cette dialectique du fracturant/fracturé en renversant les relations habituelles normales. Tu montres parfois des objets mécaniques ou cliniques de telle façon qu'apparaît la fausse objectivité de la clinique. Tu ne rejoins pas en cela l'anti-art qui fait référence au domaine de l'esthétique mais il s'agit plutôt chez toi d'une forme de non-art : ton travail ne s'inscrit pas dans le matérialisme

historique, c'est un matérialisme historicisé, concrétisé, ce qui est très clair dans cette nécessité de présentation de relations concrètes d'espaces sans personnages concrets.

M.G. : la dichotomie intérieur/extérieur opérée en général par le langage, tu la donnes à penser comme des modèles imprimés dans l'esprit que tu rattaches à la peur d'expérimenter le monde. J'aimerais que mes formes dans leur donné à voir posent ce type de problème aux autres : la nécessité de se déplacer hors du cercle de l'esthétique pour véritablement éprouver et vivre autrement l'espace.

D.C. : oui dans ce sens il y a création du public : une folie, une certaine folie, pour

chaque personne. Mais il n'y a pas avertissement des personnes, pas d'imposition, elles sont laissées libres de réagir ou non. Il y a une disponibilité qui caractérise tes créations. C'est exactement la même chose dans la situation de vivre avec une folie humaine concrète : être disponible devant une situation de disponibilité, situation qui peut contenir cette folie provoquée, invitée, il me semble que dans ton atelier il y a cette volonté de contenir et c'est là même chose pour moi avec la folie littérale parce que la folie littérale c'est une situation de duel, de destruction/restructuration, une volonté d'anéantissement de l'esprit normal avec la possibilité ouverte de restructuration. C'est cette analogie des situations qui me



2 fois 12 gr. de chrome

frappait beaucoup dans ton atelier. Je crois que tu utilises une technique très spéciale pour détechniciser les strates de l'esprit.

M.G. : chacune de mes pièces met en place des rapports critiques, propose d'autres relations, toutes sont immanquablement « situées » historiquement, leur pouvoir de fonctionnement localisé dans le temps. Ce caractère périssable me rend d'ailleurs heureux.

D.C. : mais c'est exactement comme l'orgasme qui est transitoire en terme de temps, seulement il y a la déduction du néant qui est en dehors de ce temps normal, comme dans la folie, comme dans la situation de tes créations, parce qu'il y a une qualité « absolue » qui est introduite. . .